

Les sapins ne savent plus vivre

On avait abattu pas loin de 1000 m³ l'an passé, croyant nettoyer pour un bon bout de temps la forêt de tous ses sapins secs. Et puis nous voilà en une nouvelle année pour retrouver une coupe de 1000 m³. Mais qu'on les abatte donc tous, ces sapins, puisqu'ils ne savent plus vivre ! Qu'il n'en reste pas un seul. Car voilà, maintenant, avec ces sapins, tu as développé une véritable maladie et celle-ci ne te quittera plus jamais. Tu regardes leurs cimes. Et il te semble que toutes, elles se déplument. Et que tous ces arbres, ils connaîtront en conséquence une décrépitude rapide, une fin irrémédiable, dans un mois, dans quatre, l'an prochain au plus tard. Ainsi tous ceux qui ont plus de huitante ans, y passeront. Tous. Ils crèvent. Ils mettent les voiles, ils vous disent adieu et maintenant faites pour le mieux avec ce qu'il reste de la forêt, bande de corniauds que vous êtes !

Adieu à nos sapins. Car après ces deux mille m³, il y aura encore deux autres mille m³. Avec une certitude presque absolue. Puisqu'ils ne savent plus vivre. Reste juste le jeune qui prospérera quoique l'on pense et dise. Mais au fait, à quoi attribuer cette décrépitude de la forêt ? Y a des explications. Deux années de sécheresse qui les auraient affaiblis et sous l'écorce desquels les bostryches, typographes, Ô quel joli mot pour une bestiole si destructrice, s'en donnent à cœur joie. Forêt trop serrée aussi, avec des sapins mis côte à côte et qui ne trouvent plus suffisamment d'eau pour produire une sève abondance. Au printemps surtout, quand il faut que cette même sève, elle pisse quand tu abats, que tu ébranches ou que tu écorces. C'est la raison pour laquelle les bûcherons bergamasques, ils mettaient un sac de jute autour de la taille, fixée avec une ceinture pour préserver leur pantalon. Car la sève, qui paraît comme de l'eau quand elle gicle de l'arbre, elle te colle aux doigts, aux mains, il t'arrive même qu'elle te gicle sur une paupière. Tu ne pourras plus t'en dépoisonner. Y a-t-il en fait un rapport entre ce dernier mot et la situation ? C'est possible. C'est parlant, dans tous les cas. On peut à la rigueur enlever la poix avec la benzine de proximité que tu sers pour ta tronçonneuse. Mais alors pour les yeux, c'est pas pareil. Tu devras attendre jusqu'à ce que tu sois chez toi, à la maison, et que tu puisses procéder d'une manière plus délicate.

Je vis l'autre jour un sapin déraciné. Il avait poussé en pente. Il avait soulevé une énormité de pierres et si peu de terre. Les racines étaient courtes. Pas étonnant dans cette situation que des arbres ne puissent durer quand l'eau est rare, quand les pluies ne viennent pas, et d'autant plus quand la sève monte, justement. Mes amis, les sapins, avec si peu de terre et d'humidité, qu'ils vivent des décennies, c'est un miracle. Mais vous voyez, celui-ci ne dure pas. Et la conséquence, nous l'avons sous les yeux. Les sapins, ils crèvent. Celui-ci pourtant simplement déguillé par un coup de vent plus qu'atteint par les bostryches. C'est récent. La pointe est encore verte. Peut-être même qu'on aurait pu lever l'écorce sur la partie qui est sans branche.

Ces sapins en perdition, des moyens, des grands qui montent droit vers le ciel, droit vers les nuages qui sont tout au bout. C'est beau, un sapin de ce type. Tu te mets au pied, et tu contemples ce long fût sans branches sur plus de dix mètres et enfin voici la couronne, et au-delà de celle-ci, si elle vit encore, le ciel. Le ciel si grand. Le ciel si loin que tu en attrapes un peu le vertige. Mais non, quand même, malgré que tu aimes les arbres, tu ne les entoureras pas avec tes deux bras pour croire que leur vie si lente puissent te pénétrer à ton tour. Tu ne crois pas à la rencontre de l'homme et de l'arbre, plutôt à celle de l'homme avec lui-même, avec son cœur qu'il entend battre, avec son souffle un peu court d'avoir gravité une pente très raide avant que de se livrer à ce culte insensé.

Ces beaux arbres qui sont des merveilles et qu'il faudra pourtant abattre. Et tu sais combien elle t'en donne, l'entreprise forestière ? Elle t'en donne, tu ne le croiras pas, 1.- par plante, qu'elle soit moyenne ou qu'elle soit immense. Et comme tu as un arriéré avec la dite entreprise sur la coupe précédente, quand tu auras déduit ce franc par arbre, tu lui redevras encore quelque chose !

Voilà où l'on en est. En fait les machinistes, ce sont eux maintenant les vrais propriétaires de ta forêt, puisque tu dois les payer pour qu'ils abattent tes arbres. Tandis que toi, mon ami, malgré que tu as une grande et belle forêt, parle plutôt au passé, tu n'es plus là rien que pour allonger la monnaie. En Afrique, ils paient mal, très mal les producteurs, on parle ici de café, de thé de bananes et autres produits qui nous sont pourtant indispensables. Mais ici, c'est pire que cela. Non seulement ils paient mal, non seulement ils ne paient pas du tout, mais c'est toi maintenant et au contraire qui dois les payer. Des choses il n'y a pas si longtemps qui auraient paru impensables.

Notre grand-père, propriétaire des lieux en son temps, avait reçu un bon de 100.- de la part du service forestier qu'il pouvait retirer chez le boursier de la commune. Et vous savez pourquoi ? Simplement qu'il y avait eu une plante juste sur la limite des deux propriétés, la sienne et celle de la commune, que les bûcherons l'avaient abattue, et que, tenant compte de leur peine et de leur salaire, il restait encore 200.- 200.- à partager par deux, cela fait 100.- pour chacun. Et voilà le travail, sans rien faire, notre grand-père avait encaissé 100.- pour ce demi sapin ! Tu crois rêver. Alors qu'aujourd'hui, ils ne t'offrent que 100.- pour cent sapins. 1.- le sapin. Rien de plus. Tu n'y croiras jamais vraiment, à une telle situation.

Tu te promenais dans la forêt qui est aux abords du chalet, en contre bas, dans une large dépression humide dont le sous-bois est vert de mousse. De toutes sortes de mousses. Quelles belles plantes que tu te disais et alors que les rayons du soleil filtraient entre elles pour donner ces rais de lumière obliques où dansent non pas les abeilles, mais une infinité d'insectes auquel se mélangent les poussières en suspension. Quelles plantes magnifiques, droites, immenses, à nouveau montant à l'assaut du ciel et des nuages. Mais plus étonnant encore était ce sous-bois couvert d'un tapis de mousses d'un vert extraordinaire, spongieuses là où le terrain était saturé d'eau de par sans doute une mini source

sus-jacente. A croquer. Un monde magique, que tu t'étais dit. La forêt magique, que même bientôt tu l'avais nommée et qu'il faudrait faire visiter à tous ces amateurs de la nature. Pour leur faire comprendre une fois encore si nécessaire à quel point elle sait être belle, celle-ci. Tu la laisses aller, elle se rit des hommes. Elle vit sa propre vie sans même savoir qu'elle est belle. Seul l'homme et qu'importe qu'ailleurs il sait être odieux souvent, est capable de le savoir. Les animaux la traversent, se poursuivent, se croquent, on voit parfois des plumes avec un peu de sang entre des branches. Il y eut là l'un de ces drames qui font pourtant partie intégrante de cette vie des bois et des pâturages. Mais les animaux ne la voient pas, la forêt. Ils ne voient pas ces troncs géants partant droit contre le ciel.

Forêt magique qui ne l'est plus tout à fait. Il y a eu exploitation, on voit la marque des énormes pneus creusant dans les endroits mouillants des sillons profonds et qui bientôt se remplissent d'eau. Et ce que l'on avait découvert dans une joie inexprimable, on ne le voit plus qu'avec une certaine amertume. Certes, elle se reconstituera elle aussi, la forêt magique. Mais il faudra attendre vingt ou trente ans, et toi tu ne seras plus là pour la voir, ni la forêt, ni le ciel et les nuages. Tu ne seras plus là, et tu ne le sauras même pas ! Et tout ce que tu as écrit, tout ce que tu as ressenti, qui s'en souciera encore ?